

Plantes magiques du XIXème siècle à nos jours

Christophe Auray

Docteur vétérinaire, Docteur en histoire des sciences et des techniques
La Ville es Menais, 56200 Saint-Martin-sur-Oust
christophe.auray@gmail.com



Résumé

Certaines plantes sont reconnues pour avoir un pouvoir magique de guérison ou de protection des hommes ou des animaux. Elles sont employées par des spécialistes que sont les sorciers et les guérisseurs. Elles interviennent aussi dans des rituels religieux et une partie peut être utilisée par tout un chacun.

La description de ces végétaux permet de mieux comprendre leur fonction. La majorité des maladies soignées par ces rituels nous ramène à la notion de venin, présente à la fois dans l'Histoire de la culture populaire et dans celle de la culture savante.

La plante accompagne également un langage propre au monde magique qui s'illustre dans les rituels d'hier et d'aujourd'hui. Il est important de bien savoir le déchiffrer pour comprendre la diversité des pratiques mises en œuvre.

Mots-clés : guérisseur, sorcellerie, magie, rituel

INTRODUCTION

« Je mets un marron dans ma poche pour les rhumatismes ». Voici une remarque que chacun peut toujours entendre aujourd'hui au cours d'une conversation. Une femme avoue même qu'elle en dépose simplement dans la boîte à gants de sa voiture pour cette même fonction. En référence aux données actuelles des scientifiques, il paraît bien difficile d'expliquer le lien entre cette utilisation du marron (fruit d'*Aesculus hippocastanum* L.) et la guérison ou la protection des rhumatismes. Le marron peut dans ce cas être défini comme une plante magique, même si un individu rationnel évoquera un effet placebo pouvant expliquer une diminution de la douleur ressentie par le souffrant. Le caractère magique se réfère donc à un phénomène inexplicable. Même si ce seul critère ne suffit pas à classer une plante dans le domaine du magique. De même, dans beaucoup de régions, il est connu que frotter des verrues avec des haricots ou des petits pois et les jeter ensuite dans un puits peut permettre de les faire disparaître miraculeusement¹. Ce résultat paraît effectivement étonnant pour le scientifique qui, cependant, recherchera une explication soit dans l'étude d'une substance contenue dans ces graines, soit dans ce fameux effet placebo qui clôt souvent le débat sur l'utilisation des plantes magiques.

Pourtant, la médecine populaire magique ne doit pas se résumer à cette voie d'approche, car elle possède des conceptions

comparables dans de nombreux rituels qui modélisent sa propre cohérence. Dans ce rituel de guérison, il est admis que la verrue est transférée sur le haricot qui lui-même va pourrir dans l'eau du puits, ce qui permettra de faire disparaître définitivement la lésion. Il est donc important de bien connaître les principes et le langage du monde magique qui existent depuis longtemps et qui perdurent dans une époque où la science semble gérer nos vies.

A LA RECHERCHE DE PLANTES MAGIQUES

Plusieurs ouvrages sur les plantes magiques ont déjà été publiés. Les références des auteurs portent souvent sur des livres de magie, des auteurs de l'Antiquité, ou des ouvrages du Moyen-Age. Mes recherches se sont plutôt orientées vers les informations que peut nous livrer la culture orale. Mon contact avec le monde magique commence en 1998 lors d'une enquête de terrain sur la médecine populaire vétérinaire en Bretagne en vue d'une thèse de Doctorat vétérinaire. De 1998 à 2000, plusieurs enquêtes se sont succédées en faisant du porte à porte dans différentes communes du pays gallo (partie est de la Bretagne)² et en sélectionnant plutôt des anciens agriculteurs âgés de plus de 70 ans. Il s'agissait d'avoir un entretien avec eux dirigé par un questionnaire abordant trois thèmes : les remèdes populaires, les saints guérisseurs et les fontaines guérisseuses, les guérisseurs et les phénomènes de sorcellerie (Auray, 2001). Des informateurs ont été enregistrés s'ils

acceptaient et si les conditions s'y prêtaient ; mais parfois, les propos ont simplement fait l'objet d'une prise de notes immédiates complétée le soir par une transcription. Durant cette période, 175 personnes ont été interrogées et nous ont rapporté des informations datant surtout du milieu du XXème siècle. Ces informateurs étaient principalement des éleveurs laitiers. En règle générale, tous connaissaient le thème de la sorcellerie et des guérisseurs. 99 nous ont raconté une anecdote se rattachant à la sorcellerie et parmi ces 99 personnes, 46 nous ont révélé un fait où leur famille était concernée (eux ou leurs parents). Enfin, parmi ces 46 personnes, 26 nous ont soumis un problème de sorcellerie qui s'était déroulé dans leur ferme au moment de leur activité.

Parmi ces 175 personnes dont la majorité concerne des anciens paysans, nous pouvons noter l'interrogation de 6 vétérinaires retraités, un technicien d'élevage, 2 forgerons, 3 prêtres, un moine et la rencontre de 20 personnes susceptibles de guérir magiquement. Parmi ces 20 personnes, nous pouvons dénombrer 13 guérisseurs (3 pour les vers, 1 pour les yeux, 1 pour la peur, 5 pour les brûlures, 3 pour la peau), 2 rebouteux, 4 magnétiseurs, une désenvoûteuse.

Ma thèse de Doctorat vétérinaire (Auray, 2001) a été soutenue en 2001 et mes recherches se sont poursuivies en pays gallo (partie est de la Bretagne) et en pays bretonnant (partie ouest de la Bretagne) avec le même questionnaire ajouté à un autre sur la météorologie populaire, qui me fit aboutir à une thèse de Doctorat d'université en 2008 sur ce thème et mettant en valeur une méthode de recherches orientée vers l'ethnohistoire.

De 2000 à 2005, 215 personnes ont été interrogés. Ma recherche portait principalement sur la météorologie populaire. Parmi ces 215 personnes, 50 avaient déjà été rencontrées lors de la première enquête et j'ai reparlé de guérisseurs et de sorcellerie avec 8 d'entre eux. Un questionnaire a été envoyé à des vétérinaires retraités. 15 d'entre eux ont répondu par des informations très générales. Toujours parmi ces 215 entretiens, une centaine de personnes a été interrogée en basse Bretagne dont 39 d'entre eux ont apporté des informations sur le thème de la sorcellerie et des guérisseurs et 7 personnes sont elles-mêmes guérisseuses. Les enquêtes dirigées par un questionnaire ont cessé lors de la soutenance de ma thèse d'université sur la météorologie populaire en 2008 (Auray, 2008). En parallèle, j'ai débuté l'exercice de mon métier de vétérinaire dans la campagne autour de Plumelec (Morbihan) qui m'a permis, pendant cette période, d'assister à 3 situations d'envoûtements dans la clientèle.

En 2006, une première publication sur la sorcellerie et les guérisseurs en Bretagne (Auray, 2006) m'a donné une autre approche du terrain : par une suite de dédicaces et de conférences, j'ai rencontré de nombreux guérisseurs, envoûtés ou désenvoûteurs vivant des événements plus contemporains. De même, la publication d'un ouvrage sur la sorcellerie me fit découvrir de nombreuses affaires en cours dans la clientèle plus ouverte à m'en parler. Ainsi, de 2006 à 2016, 37 personnes m'ont raconté leur situation d'envoûtement contemporain. 6 autres m'ont parlé de situations plus anciennes. J'ai rencontré également 8 désenvoûteurs, 1 sorcière et 13 guérisseurs exerçant encore leur

don actuellement. 6 entretiens concernent également des malades ayant consulté des guérisseurs. En 2012, l'association Dastum³ de Bretagne m'a contacté pour leur léguer les enregistrements de ma toute première enquête (46 heures de bande magnétique) qui peuvent désormais être consultés grâce à un travail de découpage des entretiens en différents mots-clés permettant de retrouver rapidement des informations et surtout de conserver ces archives orales, voire de les utiliser pour des expositions⁴.

Parallèlement à ces enquêtes de terrain, j'ai mené une recherche bibliographique orientée principalement vers les travaux ethnographiques du XIXème et XXème siècle. Travaillant sur les remèdes populaires en France, je suis parti sur une base de données que j'ai répertoriée dans un tableau excel avec différents critères : nom de la plante, nom latin, nom vulgaire, partie de la plante concernée, saison, lieux de vie, mode de cueillette, conservation et préparation, odeur, couleur, rapport avec le feu, saveur, voie d'administration, légende associée, maladie, rapport avec des insectes, des vers, des serpents, malade, prescripteur, précaution du prescripteur, prévention ou guérison, région, lieu précis, date, intervention des astres, symboles sacrés, nombres symboliques cités dans le remède, offrande, oraison, invocation d'un saint, mode de rituel, référence bibliographique.

Cette compilation a abouti à 3815 plantes associées à un usage de prévention ou de guérison de maladies citées dans différents ouvrages ethnographiques. Il ne s'agit pas de 3815 plantes différentes, beaucoup de recoupements pouvaient être effectués en fonction des régions de France. L'exploitation de toutes ces données, associée aux résultats du terrain, s'est déroulée en deux temps avec une publication sur les remèdes phytothérapeutiques populaires en France en 2014 (Auray, 2014) et une autre sur les plantes à usage plus magique sous le titre « L'herbier des paysans, des guérisseurs et des sorciers » en 2016 (Auray, 2016). Une partie des résultats de cette compilation est livrée dans cet article complétée parfois par des recherches postérieures à la publication de l'ouvrage.

L'origine de ce travail est donc très large : des données rapportées par la bibliographie, des propos rapportés par des malades ayant consulté des guérisseurs ou les guérisseurs eux-mêmes dans leur activité. Des données historiques permettent aussi d'éclairer ce thème des plantes magiques donnant une autre perspective.

DES PLANTES, DES HOMMES ET DES DIVINITÉS

Des thérapeutes

Les plantes magiques sont utilisées par les malades eux-mêmes ou par des spécialistes que sont les thérapeutes du monde magique. Ils interviennent dans des domaines spécifiques, mais un même intervenant peut cumuler des pouvoirs magiques différents.

Les guérisseurs

Le guérisseur est un individu ayant reçu un don particulier pour guérir une maladie précise. Ce don est acquis à la naissance (né à

A gauche : le lierre terrestre, gléchome ou herbe Saint-Jean (*Glechoma hederacea* L.) est une plante courante dans la guérison magique de la peur

A droite : le laurier (*Laurus nobilis* L.) est béni le jour des Rameaux (Morbihan, Plumelec, 2012)



© Christophe Aurey

un jour particulier ou dans des conditions particulières), ou bien il est découvert au cours de l'existence : rencontre avec un autre guérisseur qui révèle ses capacités (« *Tu as le sang plus fort que moi !* », entendons-nous souvent de nos jours) ou qui transmet un secret de guérison (geste à pratiquer, utilisation d'une plante, oraison à réciter). Ce dernier mode de transmission est souvent appliqué pour les plantes magiques utilisées par les guérisseurs. Ces derniers sont donc les gardiens d'une tradition dite ancestrale qui varie peu d'une génération à l'autre, mais rien n'empêche le guérisseur d'ajouter des données au rituel venant de sa propre expérience.

Au gré des années, après des mouvements d'apparition et de disparition des guérisseurs, nous constatons qu'aujourd'hui, dans le Morbihan, qui est notre lieu de travail et de résidence, nous pouvons dénombrer en moyenne 34 guérisseurs sur un rayon de 30 km⁵.

Les maladies soignées aujourd'hui par ces guérisseurs sont principalement les maladies de peau (dartres, verrues, brûlures, zona) et aussi le parasitisme (les vers tels qu'ils sont décrits par la tradition populaire). Les plantes sont bien loin d'être

systématiquement présentes dans leur rituel. Lorsqu'elles sont employées, la guérison est souvent impossible si le rituel n'est pas exactement respecté. Contrairement à un simple remède populaire, la connaissance précise des plantes et du rituel à effectuer ne suffit pas à accéder à la guérison. Une guérisseuse de la peur⁶ dans le Morbihan nous le prouve en nous expliquant actuellement que son rituel comporte l'utilisation de 7 plantes, un don qu'elle a reçu de sa mère. Sa sœur, qui connaissait les modalités du rituel, mais qui n'a pas été désignée dans la succession de ce don, a essayé pourtant de le pratiquer. Elle a très vite abandonné à cause de la déception des malades qui venaient la voir.

D'autres thérapeutes gravitent autour de cette sphère de la médecine populaire comme les magnétiseurs ou encore les rebouteux. L'utilisation des plantes est souvent secondaire dans leur intervention et se rapproche plus du remède populaire que de l'utilisation magique d'une plante comme ce rebouteux qui conseille parfois d'appliquer la raclure de la racine de tamier (*Tamus communis* L.) sur le membre douloureux ou encore cet autre rebouteux exerçant de nos jours qui utilise souvent la feuille de chou (*Brassica oleracea* L.) en application sur les tendinites.

Les sorciers et les désenvoûteurs

La situation de sorcellerie s'inscrit dans un contexte particulier où une personne vit des événements qu'elle juge paranormaux ou une situation difficile où le malheur s'accumule (accident, pannes mécaniques, animaux de la ferme malades pesant sur la situation économique du ménage). Bien souvent, un observateur extérieur juge que la situation n'est pas normale et que cette personne devrait consulter un désenvoûteur susceptible de faire un diagnostic de la situation et éventuellement résoudre le problème. La consultation de ce spécialiste fait alors fréquemment basculer cet individu dans le rôle de l'envoûté qui sera à même de désigner un responsable qui lui veut du mal. Le désenvoûteur procède alors à des rituels pour détecter la présence d'un sorcier, s'en protéger, voire même renvoyer le sortilège. Tout comme les guérisseurs, l'emploi des plantes est secondaire face à l'ample panoplie du désenvoûtement.

Parler de sorcellerie aujourd'hui fait tout de suite référence à des temps anciens avec des mentalités d'un autre âge. Ma confrontation avec le milieu agricole au quotidien, l'affichage public par la presse et l'édition d'ouvrages sur ce sujet m'ont permis d'accéder à un discours inattendu auprès des agriculteurs actuels. Loin du paysan arriéré, l'éleveur envoûté est présent dans les fermes modernes quelques soient les générations : c'est tout d'abord cette agricultrice trentenaire qui ne supporte plus la météorisation de ses vaches et qui a enfin une explication en consultant un désenvoûteur, c'est aussi ces deux beaux-frères qui luttent contre des sortilèges en s'accusant mutuellement.

Aujourd'hui, les désenvoûteurs ne sont pas aussi présents que les guérisseurs et leur rayon d'action est plus large (15 désenvoûteurs dénombrés sur un rayon 80 km par bouche à oreille pour la zone où je demeure⁷) et ils ne s'affichent pas toujours sous cette étiquette, et encore moins le sorcier. Il n'est pas rare qu'un magnétiseur, par ailleurs reconnu pour son travail, pratique le désenvoûtement.

Qu'en est-il de la sorcière et du sorcier ? Il ne s'agit pas toujours d'un mythe et il ne correspond plus à l'image qu'en donnaient les cartes postales du début du XX^{ème} siècle. Les dons se cumulant, la frontière devient parfois bien floue entre le magnétiseur professionnel, le désenvoûteur et le sorcier. L'arrivée de citadins dans les campagnes ne fait pas du tout disparaître ce phénomène. Ainsi, c'est après une heure de discussion avec une belle femme venant de la ville qui s'est mariée à un homme de la campagne que j'ai appris qu'elle pouvait parfois être marginalisée par la population locale qui regarde d'un œil critique ses apprêtements. Mais elle sait faire face à ce genre de situation car « *il ne faut*

pas m'embêter » me dit-elle. Après quelques questions plus précises, je compris alors assez rapidement que derrière cette femme aux cheveux noirs se cachait la sorcière des temps modernes qui comptait déjà quelques victimes à son palmarès.

Les religieux

Les religieux étaient autrefois des personnages incontournables de la protection et de la guérison magique des hommes et des bêtes de la société traditionnelle. Du XIX^{ème} au milieu du XX^{ème} siècle, les cérémonies religieuses rythmaient le calendrier. Les végétaux étaient sacrifiés au cours de la Fête-Dieu, de la Saint-Jean et des Rameaux. Des pèlerinages permettaient de bénir certains végétaux et de les ramener ensuite dans les habitations ou auprès des animaux. La bénédiction apportait une protection, elle permettait parfois de résoudre des problèmes d'envoûtement. Le prêtre était en effet, à cette époque, un personnage central dans la société. On lui attribuait autant des pouvoirs de désenvoûtement que d'envoûtement.

Aujourd'hui, ce pouvoir des prêtres présents au quotidien dans chaque paroisse est beaucoup moins reconnu. Certains exercent néanmoins leur activité spécialisée dans l'exorcisme. Des moines de certaines congrégations interviennent aussi dans les pratiques de désenvoûtement. Il peut parfois persister des pèlerinages où les végétaux sont bénis comme à Dompierre lors de la Saint-Etton où les bâtons de noisetier (*Corylus sp. L.*) appartiennent au rituel populaire du pèlerinage⁸. De même, le jour des Rameaux reste un jour central du calendrier actuel dans la bénédiction de végétaux protecteurs.

Des végétaux et des divinités

La lecture des plantes magiques fait référence à de nombreuses légendes teintées de variations régionales où interviennent des divinités. Elles sont probablement l'écho d'une astrologie



Une touffe de joubarbe (*Sempervivum tectorum* L.) sur le pignon d'une maison de Péaule (Morbihan)

botanique remontant au moins à l'Antiquité. Le nom même de la plante évoque un dieu et par conséquent un pouvoir magique lié à une divinité. Ainsi, la joubarbe était encore nommée barbe de Jupiter, dieu du ciel, du tonnerre et de la foudre. Des touffes de joubarbe (*Sempervivum tectorum* L.) étaient déposées sur le toit des maisons justement pour les protéger de la foudre et par là même des sortilèges (Orain, 1898 ; Rolland, 1906 ; Sébillot, 1906).

Le folklore régional, étudié par Paul Sébillot (1906) au début du XX^e siècle, décrit des végétaux sous une vision manichéenne : certains, comme le laurier (*Laurus nobilis* L.), sont créés par Dieu et ont donc une connotation plutôt positive ; d'autres, comme le houx (*Ilex aquifolium* L.), auraient été créés par le diable et renvoient donc à une image plus néfaste. Les rituels des guérisseurs d'aujourd'hui ne corroborent pas toujours cette vision. Sept branches de houx sont par exemple employées par un guérisseur de darts. Les malades en sont satisfaits. En sorcellerie, cette image manichéenne perdure toujours puisque le laurier bénit sert à repousser le sortilège et le fragon (*Ruscus aculeatus* L.) provoque la mort du bétail à Belle-Ile-en-terre⁹.

Cinq personnages principaux reviennent constamment dans les légendes botaniques décrites dans le folklore du XIX^e au début du XX^e siècle : Joseph est associé au lys (*Lilium longiflorum* T.)¹⁰. Il constitue d'ailleurs son attribut qui permet de le reconnaître dans l'iconographie. Sa femme, Marie, célébrée au mois de mai, est mise en relation avec l'aubépine blanche (*Crataegus monogyna* Jacq.) qui fleurit à cette période (Sébillot, 1906). Mais cet arbuste intervient aussi dans une autre légende chrétienne du XIX^e siècle qui dit que la couronne d'épines du Christ n'est autre qu'une couronne d'aubépine blanche (Rolland, 1904). Enfin, le diable et Judas représentent le côté néfaste. Judas se serait pendu à un sureau (*Sambucus nigra* L.), un figuier (*Ficus carica* L.) ou un noyer (*Juglans sp.* L.)¹¹. Le diable a créé l'églantier (*Rosa canina* L.) dont les fleurs attirent la foudre. Il est d'ailleurs déconseillé de l'utiliser comme baguette dans le Cher (Rolland, 1904).

Mais cette frontière entre le bien et le mal n'est peut-être pas aussi nette puisque, le sureau et le noyer interviennent dans des rituels de protection ou de guérison et nous rappellent plutôt le côté ambivalent de certaines plantes.

Aujourd'hui, il est beaucoup plus difficile de collecter oralement ces traditions. La sainte famille et Judas ne sont plus les acteurs principaux de notre vie quotidienne. Le diable resurgit cependant de temps à autre, mais il n'alimente plus de la même manière les discussions du soir. Il faut cependant noter que cette vision manichéenne est fortement présente dans le discours des géobiologues. Spécialistes de la médecine de l'habitat, ils considèrent que nous sommes sous l'influence de flux d'énergie qui peuvent parfois s'avérer néfastes (ondes provoquées par des sources, des failles...). Ces intervenants s'incrustent de plus en plus dans le champ de la thérapie vétérinaire. Leur lecture de l'environnement passe par un décryptage des végétaux poussant autour de la demeure. Dans leur conception, le sureau (*Sambucus nigra* L. qui pousse sur l'eau et donc sur des sources), le peuplier (*Populus sp.* L.), l'ortie (*Urtica dioica* L.), et le buis (*Buxus*

sempervirens L.) signent la présence d'ondes néfastes qu'il est préférable d'éviter pour conserver une bonne santé¹².

Enfin, le discours des guérisseurs cite bien souvent une interférence avec des représentants du monde rationnel (médecins, infirmières qui recommandent des patients ou sont guéris eux-mêmes). Cette allusion au monde de la science n'est pas incompatible avec des références aux divinités dans leur rituel. Elle permet de justifier leur action et leur réussite.

CARACTÉRISTIQUES DES PLANTES MAGIQUES

L'analyse d'une compilation de plantes magiques citées dans le folklore du XIX^e et du XX^e siècle et rapportées dans les rituels contemporains apporte déjà des correspondances utiles pour mieux comprendre leur utilisation.

La couleur des plantes

En référence à la théorie des signatures, la couleur de la plante rappelle parfois la maladie soignée. Ainsi, le troène (*Ligustrum vulgare* L.) était cueilli lorsqu'il fleurissait blanc pour soigner le « mal blanc » ou muguet des enfants en 1898 : une branche était alors suspendue dans la cheminée en Poitou¹³.

Les plantes piquantes

De nos jours, les plantes à piquants garnissent souvent les bouquets de guérison suspendus pour soigner les maladies de peau. Le plus connu est le houx (*Ilex aquifolium* L.) pendu sur les lieux de couchage ou d'alimentation des vaches. L'églantier (*Rosa canina* L.), « ronce de chien » ou « ronce enragée » se retrouve aussi dans des rituels tant de guérisons magiques que de sortilèges. A la fin du XIX^e siècle, une pousse de l'année, cueillie avant le lever du soleil, le premier jour de la lune, était suspendue pour guérir les darts en Bretagne¹⁴. Dans les années 1980, un guérisseur de Sérent (Morbihan) fabriquait des croix cloutées au-dessus des portes des étables. Il fallait passer un



Croix d'églantier (*Rosa canina* L.) confectionnée par un guérisseur de darts dans le Morbihan dans les années 1980

enfant 9 fois dans un cerceau d'égantier pour guérir le carreau¹⁵ et les racines de cette rose sauvage servaient à jeter ou lever des sortilèges en Provence-Alpes-Côte-D'azur (Bouteiller, 1966).

Ce caractère piquant se retrouve aussi dans les poils urticants de l'ortie (*Urtica dioica* L.). Elle était connue en Poitou dans la guérison de la fièvre en arrachant une touffe avant le lever du soleil avec la main gauche et sans la regarder. Il était également conseillé de prélever 9 pointes ou têtes, de les déposer sur une grosse pierre sur laquelle on faisait le signe de la croix et on récitait ensuite 5 Pater et 5 Ave à l'intention du fiévreux (Leproux, 1957).

Les plantes à odeur

Les plantes à odeur sont également très présentes parmi les plantes magiques pour la guérison de maladies et surtout dans la protection des sortilèges. Il fallait uriner sur l'origan (*Origanum vulgare* L.) pour la guérison de la fièvre en Aquitaine en 1910¹⁶. L'odeur semble primordiale dans la description légendaire du passage du diable par son odeur de soufre. Elle est aussi capitale dans l'usage des plantes qui renforcent la protection magique comme la rue (*Ruta graveolens* L.) en Ardèche ou le fenouil (*Foeniculum vulgare* L.) en Aquitaine (Rolland, 1906 ; Rolland, 1903 ; Sébillot, 1906).

Les plantes des haies

Les plantes utilisées dans les remèdes populaires (tisanes, pommades...) sont bien souvent des végétaux cueillis autour de la maison et beaucoup sont cultivées dans le jardin potager ou jardin d'ornement (Auray, 2014). Pour les plantes magiques intervenant dans les rituels, la place des végétaux des haies et des friches est importante (sureau, genêt, églantier, épine noire et blanche). Dans ce cas, il ne s'agit plus du jardin bien maîtrisé par l'homme, presque domestiqué. Les plantes magiques ne semblent pourtant pas majoritairement récoltées dans le fond d'un bois sauvage. Au contraire, elles sont présentes à la limite entre la friche sauvage et le jardin civilisé.

La haie est citée dans la culture populaire. Les sorcières se graissaient la peau, disait-on, et s'envolaient « *par-dessus haies et buissons* » en récitant justement une formule adéquate qui leur permettait de chevaucher la haie (Orain, 1898). Le bois utilisé en Bretagne pour réussir ce vol magique était le genêt (*Cytisus scoparius* L.), fameuse plante des haies et des friches¹⁷. Claude Lecouteux, qui a étudié plus particulièrement les textes du Moyen-Âge, souligne le caractère sacré de la haie à cette époque (Lecouteux, 1992). On touche là une spécificité de plusieurs plantes magiques : loin du territoire civilisé, ces plantes à la frontière de l'environnement sauvage vont être cueillies et vont subir un rituel qui va les sacrifier et les transformer en plante à pouvoir magique.

DES MALADIES ET DU VENIN

Une autre approche des plantes magiques consiste à répertorier les maladies pour lesquelles elles pouvaient et peuvent encore parfois apporter la guérison ou la protection.

Les maladies du monde magique

Les guérisseurs, les désenvoûteurs et même plus généralement les paysans eux-mêmes qui pratiquent des rituels avec des plantes interviennent sur des maladies dont on peut dégager des caractéristiques communes.

Le médecin ou le vétérinaire contemporain, qui porte un regard sur la diversité des maladies soignées par les rituels magiques, peut remarquer que ce sont des symptômes qui s'extériorisent à la surface du corps et dont la contagion est souvent remarquée (verrues, dartres, ecthyma, fièvre aphteuse, sorts). Le caractère urgent (hémorragie, météorisation) et la notion de douleur (yeux, dents, brûlures) sont également des critères communs aux maladies soignées. Evidemment, aujourd'hui, un individu souffrant d'une maladie possédant au moins l'une de ces caractéristiques souhaitera une réponse rapide, qui puisse le soulager ou faire disparaître des lésions inesthétiques.

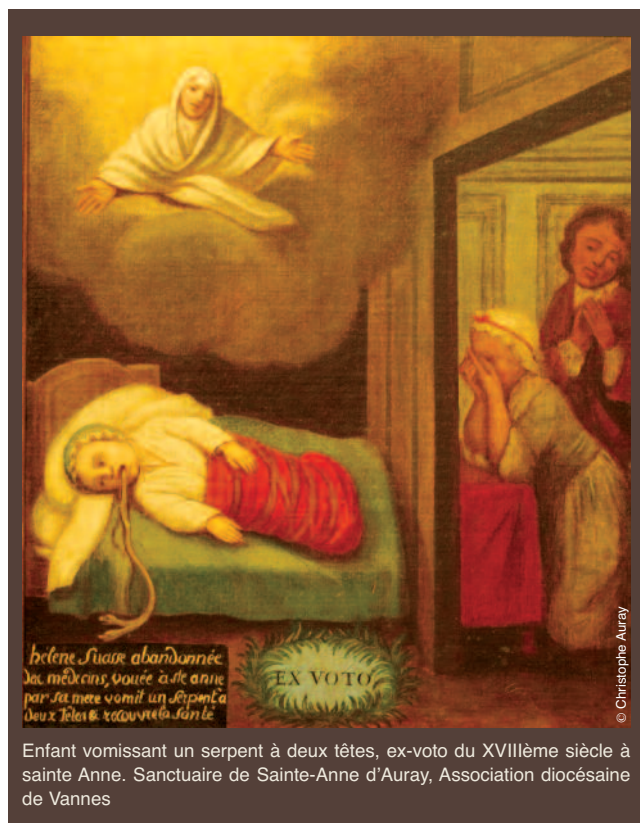
En revanche, certaines maladies sont peu citées dans les rituels magiques pratiqués avec des plantes : les diarrhées, les maladies respiratoires, génitales, nerveuses, urinaires, cardiaques. Cette constatation corrobore les données étudiées par Ducourthial à propos des plantes magiques de l'Antiquité (Ducourthial, 2003). Si le malade recherche une solution pour ces maladies dans la panoplie de la médecine populaire, il choisira plutôt les tisanes ou les pommades fabriquées avec des plantes.

Il peut aussi être très éclairant de porter un regard historique sur les maladies citées en oubliant la stricte vision médicale actuelle. Une autre approche consiste en effet à étudier la notion de venin présente autant dans la culture populaire que dans la culture savante.

Le venin dans la culture populaire

Lors de notre collectage d'informations orales en Bretagne, la notion de venin a souvent été un sujet de discussion. Les « *panseurs de vlin* » sont signalés dans cette région tout au long du XIX^e et du XX^e siècle et sont nés pour la plupart un 25 janvier. Ils peuvent soigner des maladies nommées par le terme général de « venin » qui correspondent à des maladies de peau (des rougeurs, des gonflements, des boutons), mais aussi des panaris, des météorisations chez les ruminants et des coliques pour les animaux. Encore actuellement, la population admet qu'il faut se méfier des serpents, des couleuvres, des orvets, des salamandres et des crapauds, vecteurs de venin par morsure, par leur bave, leur urine, leurs sécrétions déversées sur l'herbe et même par leur simple regard (pour la salamandre). Un contact direct ou indirect avec un de ces animaux ou avec une araignée peut provoquer ces symptômes. Pour les herbivores, manger une herbe contaminée peut aussi provoquer colique ou météorisation.

La croyance populaire du début du XX^e siècle ajoutait également que le serpent et la couleuvre étaient avides de lait et pouvaient venir téter les vaches leur provoquant alors des mammites¹⁸, soignées aussi parfois par des « *panseurs de vlin* ». Cette attirance pour le lait explique que l'animal maléfique peut aussi s'introduire dans l'estomac d'un enfant non sevré¹⁹. Au



Enfant vomissant un serpent à deux têtes, ex-voto du XVIIIème siècle à sainte Anne. Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray, Association diocésaine de Vannes

XVIIIème siècle, un ex-voto de la basilique de Sainte-Anne-d'Auray dans le Morbihan nous rappelle d'ailleurs cette crainte du serpent face à un enfant malade. De même, il était déconseillé de faire une sieste sous un noyer (*Juglans sp. L.*) ou un marronnier (*Aesculus hippocastanum L.*) par peur de se rouler sur le venin déposé par l'un de ces animaux maléfiques (Auray, 2006). De nombreux rituels de la première moitié du XXème siècle pour les écarter des étables nous ont été rapportés lors de notre enquête en Bretagne : branches de sureau (*Sambucus nigra L.*) dans la litière ou branche de hêtre (*Fagus sylvatica L.*) cueillie la veille du 1er mai pour éloigner les crapauds, les salamandres et plus généralement les sortilèges.

Le venin dans l'histoire médicale

Il n'existe pas toujours de points de comparaison entre la culture populaire et la culture savante. Pour le venin, nous disposons tout de même d'un texte bien antérieur au XIXème siècle, qui dévoile les conceptions d'une époque. Ambroise Paré, chirurgien et médecin du Roi au XVIème siècle, consacre le chapitre 21 de son œuvre au venin (Paré, 1664). Il décrit le venin présent dans l'air, provoqué par les vapeurs et la foudre, il accuse également « les traîtres empoisonneurs, parfumeurs qui utilisent artifices et sublimations », c'est-à-dire plus clairement les sorciers qui peuvent produire ce venin. Il n'oublie pas non plus les serpents et les crapauds, vecteurs de venin par leur bave, leur attouchement ou leur regard. Les maladies qui expriment ce venin sont la fièvre, la peste (très ravageuse à cette époque) et le panaris.

Finalement, les maladies et les situations en rapport avec le venin recouvrent une grande majorité de celles qui interviennent dans les rituels avec les plantes magiques : foudre, sortilège, fièvre, peste, panaris, mammite, météorisation, colique, maladies de peau. Cette correspondance est révélée encore plus justement lorsque nous étudions précisément les rituels et les remèdes populaires qui se rattachent à certaines plantes en rapport avec le venin.

DES PLANTES À VENIN

Nous nous limiterons ici à deux exemples qui illustrent bien ce rapport entre certaines plantes magiques et la notion de venin.

Le plantain (*Plantago major L.*)

Lors des nombreuses sorties botaniques actuelles, le rôle du plantain est souvent rappelé : il suffit de se frotter avec une feuille lorsqu'on se fait piquer avec une abeille. Les légendes botaniques décrivent aussi les animaux se guérissant eux-mêmes avec les plantes et nous montrent ainsi l'exemple à suivre. Le folklore nous apprend ainsi que la belette se roule dans les feuilles de plantain suite à une morsure de vipère (Rolland, 1912). Dans le domaine du magique, le plantain est employé dans un rituel de guérison de la boiterie des bovins, qui peut correspondre à un panaris ou un fourchet. Plusieurs régions pratiquaient ce rituel avec de nombreuses variantes dont on peut résumer la suite de symboles qui le composent : avant le lever du soleil, une vache est amenée dans un carrefour, elle met son pied sur une motte d'herbe où se trouve du plantain. Cette motte est découpée et déposée, racines en haut, dans la fourche d'un arbre ou d'un arbuste qui est souvent de l'aubépine (*Crataegus monogyna Jacq.*) (Lieutaghi, 2009 ; Rolland, 1912 ; Sébillot, 1904).



L'hellébore (*Helleborus foetidus L.*)

L'hellébore fétide pousse spontanément dans la vallée du Mercantour et les paysans y avaient recours lors de morsure de serpents : le jus de la plante était déposé sur le nez d'une bête mordue par une vipère, ou des morceaux étaient glissés dans la plaie. On affirmait également que même les animaux sauvages se frottaient avec la plante après une morsure (Bain, 2013). Utilisé en bouquets suspendus dans les étables, il est réputé éloigner les serpents dans la vallée du Cian, soigner le muguet des agneaux en Languedoc-Roussillon, agir sur les éruptions cutanées des porcs en Poitou-Charentes et guérir les dartres des hommes et des bêtes en Midi-Pyrénées (Leproux, 1954 ; Brisebarre, 1984, 1985 ; Bain, 2013). Dans notre enquête en Bretagne, l'hellébore fétide est également la plante à sétons des



années 1950 dont on coupait une tige que l'on glissait sous la peau d'un animal pour provoquer une réaction de défense de l'organisme. En Bretagne, l'hellébore fétide était cultivé dans les jardins d'ornement par des guérisseurs d'animaux à cette époque. Il était employé également comme « *herbe à flon* », c'est-à-dire une plante dont on donnait 3 feuilles aux vaches pour chasser les gaz lors de météorisation.

LES PLANTES MAGIQUES DANS LES RITUELS

Pour bien comprendre les rituels magiques, il est nécessaire de les détailler et de déchiffrer ce langage particulier présent au XIX^{ème} siècle et qui est toujours d'actualité, comme vont le montrer des exemples contemporains.

Le langage des rituels

Préparation de l'intervenant

Pour être plus sûr d'aboutir au but recherché, les spécialistes du monde magique doivent parfois effectuer une préparation. La pureté est de rigueur avant toute intervention. Autrefois, il n'était pas rare de choisir une vierge pour effectuer certains rituels. Il était aussi préconisé de communier. Le jeûne est également une manière d'atteindre cette pureté du corps (Rolland, 1910, 1912, 1914 ; Orain, 1898 ; Leproux, 1954 ; Sébillot, 1906). Aujourd'hui, le poids du religieux n'est plus aussi important ; en revanche, il est courant d'entendre des guérisseurs conseiller à leur patient de ne pas mettre de pommade sur les affections de la peau avant leur intervention. La désinfection est de nos jours un signe de pureté, ce qui explique que des guérisseurs passent leur couteau dans l'alcool avant de couper la plante magique (Camus, 2016).

Choisir le bon moment

Dans le monde magique, il est préférable de choisir le meilleur moment pour prévenir les événements néfastes ou obtenir la guérison la plus rapide.

Aujourd'hui, les rituels autour des végétaux assurant une protection de la population peuvent être illustrés par deux dates du calendrier : les Rameaux dans toute la France, et le 1^{er} mai présent encore dans une partie de la Bretagne. La fête des Rameaux est une célébration religieuse où intervient la bénédiction de végétaux, bien souvent à feuilles persistantes comme le laurier (*Laurus nobilis* L.), le buis (*Buxus sempervirens* L.) ou le romarin (*Rosmarinus officinalis* L.). De nos jours, même en Bretagne, on note une nette diminution des pratiques religieuses, mais le jour des Rameaux reste un moment particulier de l'année encore largement fréquenté comme Pâques, la Toussaint ou Noël. Les personnes assistant à la messe n'ont pas nécessairement un fort engagement dans la religion au cours de l'année, mais ils adhèrent plutôt à une coutume où chacun peut ramener un rameau béni protecteur pour la maison et qui peut même être offert aux voisins qui n'ont pu se déplacer en ce jour. Il est alors suspendu dans la maison ou dans les étables. Il ne s'agit plus aujourd'hui de

chasser le diable, mais tout de même de « *porter bonheur, porter chance* » et donc aussi indirectement de chasser les maladies et les malheurs.

Dans ce moment du renouveau printanier, la date du 1^{er} mai a aussi été très riche en rituels faisant intervenir des végétaux dans toutes les régions de France. Dans le centre du Morbihan, il était ainsi courant de cueillir un rameau de hêtre (*Fagus sylvatica* L.), de bouleau (*Betula pendula* L.) ou d'aubépine blanche (*Crataegus monogyna* Jacq.) (arbres cette fois à feuilles caduques) dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai pour en suspendre autour des habitations, sur les puits, sur les tas de fumier pour « *chasser les crapiaux, les sourds* [salamandres] *et les serpents* » et les forces obscures au début du XX^{ème} siècle. Aujourd'hui, bien que la localisation de cette coutume soit plus restreinte, elle se pratique encore avec le hêtre (*Fagus sylvatica* L.) « *pour porter chance* » et on n'hésite pas à en offrir aux voisins comme signe d'amitié. La transmission s'effectue alors par la famille (parents âgés qui le pratiquent dans la ferme du fils), par les écrits sur les traditions bretonnes et aussi par l'intermédiaire d'associations culturelles qui remettent ce rituel au goût du jour pour des raisons identitaires, ce qui est l'occasion de parler et de promouvoir le breton, d'effectuer une randonnée tout en retrouvant un autre rapport à la nature²⁰.

A côté de ces rituels, les spécialistes que sont les guérisseurs et les désenvoûteurs interviennent plus dans une action face à la maladie et au malheur qui se déroule dans l'instant. Il faut donc agir rapidement, mais surtout au bon moment. On se réfère alors aux astres : les rituels peuvent s'effectuer avant le lever du soleil pour profiter de son énergie positive qui s'accroîtra au cours de la journée. La lune est aussi souvent observée pour les guérisons des maladies de peau. Un homme de Kervignac qui a eu une verrue dernièrement nous conseille de « *fixer la pleine lune et de ramasser n'importe quoi et jeter ce que l'on ramasse* ».

Les phases lunaires sont toujours notées aujourd'hui pour avoir une influence sur les dartres, les vers, et plus généralement le jardin, la météo, les insomnies ou la mise-bas des animaux. Le rituel des guérisseurs impose donc parfois de choisir le meilleur moment pour agir. Un homme de Laniscat est allé voir un guérisseur local « *le premier vendredi de la lune montante le soir : le bonhomme mettait sur la dartre 2 bouts de paille d'avoine (Avena sativa L.) en croix, il récitait une prière et soufflait sur la lésion* ». Une combinaison des phases lunaires et solaire est donc encore plus efficace pour obtenir le meilleur résultat.

Des gestes, des nombres et des formes

Utiliser des plantes magiques n'est pas qu'une affaire de spécialistes. En Loire-Atlantique, une femme nous dit que pour faire disparaître des verrues, il suffit de les frotter avec un oignon (*Allium cepa* L.) et le jeter derrière soi sans le regarder. De même, l'exemple des bouquets guérisseurs dans les étables, et parfois au-dessus du lit, montre que tout le monde peut un jour avoir besoin de couper un végétal et de le suspendre au-dessus d'un malade. Aujourd'hui, la pratique est présente dans au moins une ferme sur deux dans un rayon de 20 km autour de Plumelec (Morbihan)²¹ pour la guérison des dartres, encore nommées

teigne, une maladie de peau provoquée par un champignon microscopique, et contagieuse dans un troupeau de bovins et même à l'homme. Le choix du végétal est variable selon la région : dans le Morbihan, le houx (*Ilex aquifolium* L.) est le plus courant (parfois on le choisit à un seul piquant), plus rarement le petit houx (*Ruscus aculeatus* L.) et encore plus rarement le chèvrefeuille (*Lonicera* sp. L.) alors que le gui (*Viscum album* L.) prédomine dans le nord de la Bretagne. Plus généralement, cette pratique a été notée dans d'autres régions et pour des maladies qui affectent la peau et les muqueuses : dartres, verrues, fièvre aphteuse, ecthyma des moutons (Rolland, 1906, 1912 ; Brisebarre, 1985). La transmission de ce remède s'effectue principalement par le bouche-à-oreille, mais aussi par la consultation de sites sur internet, par des fiches de conseils distribuées par les abattoirs récupérant les peaux de bovins, par les techniciens et aussi par les écrits d'ethnobotanistes dont s'inspirent des éleveurs bio.

Cette pratique pourrait n'être qu'un simple remède médicinal. Pourtant le caractère magique transparaît lorsqu'on interroge les personnes âgées qui nous parlent de bouquets (au moins deux brins) mis en croix ou de végétal qui était cueilli avant le lever du soleil, de bouquets qu'il faut laisser suspendus d'une année à l'autre. Les guérisseurs peuvent utiliser eux-mêmes ces végétaux. L'un d'eux soignant les dartres dans les années 1980

dans la région de Sérént confectionnait des croix d'égantier (*Rosa canina* L.) clouées au-dessus des portes d'étable. L'égantier était employé également à cette époque par les paysans eux-mêmes comme bouquet guérisseur. Nous pouvons en effet nous demander si certaines plantes n'étaient pas spécifiquement utilisées à une époque par des guérisseurs et si l'usage en aurait été ensuite généralisé à toute la population²². L'intégration de ces bouquets dans la modernité est en tout cas une certitude. Les vétérinaires ne proposent qu'un produit antifongique à utiliser en bain comme traitement curatif. Le bouquet est pour l'agriculteur d'aujourd'hui une méthode simple, rapide et gratuite. Les plus rationnels justifient également cet emploi en évoquant l'action de spores, « d'huiles essentielles », la présence de soufre, de composants volatils, qui expliqueraient les guérisons survenant au moins dans un délai d'un mois.

Les guérisseurs utilisent eux-mêmes cette pratique des bouquets beaucoup plus sacratisés par leurs rituels. Un guérisseur des Côtes-d'Armor exerçant actuellement frotte les dartres de ses patients avec des bourgeons de ronces (*Rubus fruticosus* L.) tout en récitant une oraison et il donne ces bourgeons dans un sachet au malade qui devra le suspendre au-dessus de la porte. Les lieux de passages et de couchage sont souvent choisis pour déposer ces bouquets guérisseurs, aussi bien pour les hommes que pour les bêtes.



© Christophe Auray

Branche de hêtre (*Fagus sylvatica* L.) déposée sur une barrière dans la nuit du 30 avril au 1er mai à Plumelec (Morbihan, 2008)



© Christophe Auray

Bouquet de houx (*Ilex aquifolium* L.) au-dessus de la table d'alimentation des vaches pour la guérison des dartres dans le Morbihan en 2015

La plante employée par les guérisseurs leur sert également à délimiter une frontière entre le tissu sain et la lésion. L'enquête auprès de malades révèle qu'à Réminiac (Morbihan), dans les années 50, une guérisseuse de dartres utilisait des branches de chêne (*Quercus sp. L.*), elle faisait le tour avec des bourgeons. Une femme se souvient avoir consulté en 1976 une guérisseuse de l'Orne qui prescrivait de venir la voir 3 matins de rang à jeun. Elle utilisait du houx (*Ilex aquifolium L.*) cueilli dans un endroit précis, elle l'effeuillait, coupait le bois en sifflet (biseau) et effectuait un cercle autour de la dartre, sans la toucher.

Le nombre appartient également au langage de ces rituels. Une guérisseuse de la peur²³, « la maladie de la v'nue », du Morbihan, récolte aujourd'hui 7 herbes avant le lever du soleil. Elle en fait une boule et lorsqu'elle reçoit la personne (qui vient pour un examen, une angoisse...) elle lui frotte en croix le front, le ventre, le dos, les mains et les pieds. Puis le patient pratique ce geste chez lui pendant 2 jours avec la pelote d'herbes, arrête une journée, puis reprend pendant 3 jours de suite. Bien souvent le chiffre impair est présent, il symbolise l'harmonie ; alors que le 2 fait référence à la croix qui barre le mal.

La forme des plantes n'est pas non plus sans évoquer la maladie traitée : le haricot ou le petit pois qui rappelle les verrues, le marron qui évoque le nœud ou les hémorroïdes. La théorie des signatures énoncée par Paracelse est effectivement vérifiée dans la culture populaire. Le nom même des plantes évoque aussi la maladie : des mèches de cheveux étaient glissées sous l'écorce d'un tremble (*Populus tremula L.*) pour soigner la fièvre (Rolland, 1914 ; Sébillot, 1906) (le même langage existe avec les saints guérisseurs).

La notion de transfert est aussi importante à prendre en compte dans le langage magique : la maladie est transférée sur un végétal qui finira par mourir, dessécher ou se décomposer et donc permettre l'accès à la guérison. Des verrues sont frottées avec un oignon (*Allium cepa L.*) coupé en deux puis enterré, comme on le dit encore aujourd'hui à Plumelec (Morbihan). Un guérisseur du Morbihan propose un autre rituel où l'animal sert de transfert sur un arbuste magique : une fille de 16 ans possède une verrue inesthétique sur la main, elle la frotte avec une limace rouge qu'elle va ensuite embrocher sur une épine d'aubépine blanche (*Crataegus monogyna Jacq.*). Au fur et à mesure que l'animal meurt et dessèche, la verrue disparaît. Le dessèchement du végétal est aussi une bonne manière de mettre fin à la maladie : couronnes de buis (*Buxus sempervirens L.*) ou de genêt (*Cytisus scoparius L.*) sont suspendus dans la cheminée (Camus, 2016).

L'arbre est lui plus résistant, il reçoit alors les vêtements de malades sans mourir. Ces arbres à loques sont toujours fréquentés dans l'ouest et le nord de la France (Normandie, Bretagne, Sénarpont)²⁴.

L'oraison : parole de guérison

L'oraison est souvent présente dans le rituel des guérisseurs. Elle peut appartenir au secret à ne pas dévoiler pour ne pas perdre le don de guérison. Les plantes sont rarement citées dans ces textes. L.F. Sauvé, collecteur de traditions en Bretagne au XIX^{ème} siècle,



L'arbre à cloos de Bonnoeuvre (Loire-Atlantique en 2014) : des cloos sont

publie cependant un exemple pour la guérison d'un goître dont la traduction en français est la suivante : « Salut à vous, blanche digitale, Je suis venu vous cueillir, Pour que vous me rendiez la santé, Car d'un goître je suis affligé » (Sauvé, 2003).

La digitale blanche (*Digitalis purpurea alba L.*) est une plante rare dans cette région ; mais ce n'est pas toujours un critère des plantes citées dans ces oraisons (cas du gléchome (*Glechoma hederacea L.*) ou herbe de la Saint-Jean qui lui est courant²⁵).

Beaucoup d'informateurs connaissent d'anciens guérisseurs qui ont emporté leur secret dans la tombe. Parfois, la révélation de l'oraison ne modifiera en rien le don du guérisseur. La transmission peut alors s'effectuer et se multiplier, voire même s'adapter à l'évolution linguistique de la région. Ainsi, une guérisseuse de Saint-Jean-Brévelay dans le Morbihan âgée de 90 ans en 2015 a rédigé un cahier regroupant les oraisons qu'elle utilise pour guérir différentes maladies. Elle a transmis ce cahier à tous les descendants de sa famille dont certains ont choisi d'exercer ces rituels. Une partie de ces oraisons est en breton. Les habitants de cette commune ne parlant plus souvent cette langue couramment, les oraisons ont été traduites en français et, d'après la



© Christophe Auvray

plantés dans l'arbre pour une demande de guérison, souvent des furoncles

guérisseuse, cette traduction n'a pas modifié le pouvoir magique des paroles récitées. Néanmoins, la transmission peut également s'effectuer sans traduction et sans compréhension : c'est le cas d'une guérisseuse du Finistère qui récite une oraison en breton pour les dartres, transmise oralement, mais qui ne peut traduire l'une des phrases.

Les plantes en sorcellerie

En sorcellerie, il existe plusieurs étapes dans les rituels en fonction du but recherché.

La révélation de la présence maléfique

Dans toute situation où l'action maléfique d'un sorcier est soupçonnée, il est toujours bon de faire appel à un spécialiste du désenvoûtement qui posera son diagnostic et confirmera par différentes méthodes la présence d'un être maléfique dans un environnement proche. Des plantes peuvent être utiles pour confirmer le passage de cet être au puissant pouvoir. Les plantes grasses s'avèrent efficaces pour ce diagnostic : la joubarbe (*Sempervivum tectorum* L.), protectrice de la foudre et des

sortilèges au XIX^{ème} siècle, peut faner rapidement à l'approche d'un sorcier, elle qui sait pourtant survivre sur peu de terre²⁶. Néanmoins, notre enquête de terrain n'a pas relevé d'utilisation de plantes révélatrices par les ensorcelés.

La purification

Pour résoudre un problème de sortilège, il faut souvent passer par cette première étape de purification. Le prêtre intervenait souvent autrefois sur les lieux mêmes à grand renfort d'eau bénite, de prières et de cierges. Loin des pratiques religieuses, la fumigation est également courante au cours de cette phase. Le genévrier (*Juniperus* sp. L.) est souvent cité, ou encore le laurier (*Laurus nobilis* L.)²⁷. Une femme de Plumelec faisait couramment une fumigation de laurier au cours du premier de l'an jusqu'en 2002. Aujourd'hui, des encens adaptés à chaque situation sont également vendus ainsi que des huiles essentielles qui sont associées à des propriétés bien spécifiques²⁸.

La protection

La protection contre les sortilèges consiste en différentes mesures à prendre ne nécessitant pas toujours l'intervention d'un spécialiste. Sel bénit ou magnétisé, eau bénite sur l'ensilage de maïs, médailles de saint Benoît sur les clefs du tracteur, rameau de laurier bénit dans les étables, sont toujours des pratiques que l'on peut rencontrer dans les fermes d'aujourd'hui. Parfois, le rituel est plus précis et même difficile à réaliser, comme ce conseil d'un agriculteur qu'il a reçu à Maure-de-Bretagne : « *dans l'entrée de l'écurie suspendre du gui (Viscum album L.) cueilli sur une épine blanche (Crataegus monogyna Jacq.) avant le lever du soleil* ».

La consultation d'un désenvoûteur en 2012 amène aussi l'ensorcelé à effectuer des rituels qui lui sont imposés pour sortir de sa situation : planter une branche de noisetier (*Corylus* sp. L.) devant le poulailler industriel pour protéger le bâtiment du regard maléfique de la sorcière qui passe toujours en face, sans aucune raison apparente.

L'agression

L'étape de l'agression consiste clairement en un rituel d'envoûtement. Les plantes utilisées peuvent avoir des propriétés toxiques réelles ou supposées, mais elles sont souvent employées dans une fonction symbolique. La mort d'un individu peut être provoquée en associant deux plantes maléfiques : la digitale (*Digitalis purpurea* L.) et l'épine noire (*Prunus spinosa* L.). Les fleurs de digitale sont plantées sur les épines d'une croix d'aubépine noire²⁹. Chargée de mauvaises intentions, il suffira que la victime touche cette charge pour trouver la mort dans les plus brefs délais.

CONCLUSION

Les plantes sont donc bien présentes dans les rituels des intervenants du monde magique. Moyen d'action parmi d'autres, elles sont employées pour faire disparaître différentes maladies et



Branches de noisetier
(*Corylus* sp. L.) plantées au sol
pour la protection d'un bâtiment
d'élevage supposé envoûté (Morbihan)

agir sur les événements de la vie quotidienne. Un champ de correspondance transparait dans l'emploi des plantes tant dans les rituels que les remèdes phytothérapeutiques.

Une part de l'utilisation des plantes magiques respecte un emploi strictement dicté par la transmission populaire qui accorde peu de place à l'innovation : il faut respecter le rituel tel qu'il a été décrit, même si toute la symbolique n'est pas toujours comprise. En revanche, une autre partie des rituels peut aussi s'adapter au gré des essais de chacun, tout en étant toujours reconnue comme efficace par de nombreux individus. Loin de n'être qu'une survivance d'un ancien folklore, la plante magique prend aussi racine dans la modernité avec tous ceux qui l'utilisent.

Le guérisseur, le désenvoûteur et le sorcier appartiennent à l'horizon culturel social actuel, même si la sorcellerie reste un phénomène souterrain que l'on n'ose aborder qu'avec des gens susceptibles de comprendre et non de s'en moquer. On ne manque pas en effet de revendiquer clairement son existence dans le monde rationnel : on apporte des arguments de phytothérapie à l'emploi de bouquets guérisseurs, on remarque que le milieu médical est moins récalcitrant aux thérapies proposées par des guérisseurs (présence des guérisseurs de brûlures à l'hôpital après une radiothérapie, référence d'un médecin auprès d'un guérisseur de zona) et même les pratiques de sorcellerie tentent de trouver des justifications auprès des théories de la physique (énergie, mécanique quantique).

La rationalité ambiante n'enlève donc rien au foisonnement de ce monde mystérieux. En effet, il ne faudrait pas penser qu'elle soit la seule référence actuelle. L'acception d'une part inconnue,

agissante et efficace permet aux intervenants du monde magique d'exprimer leur langage et leurs interprétations des mystères et des limites des médecines conventionnelles.

NOTES

1. Informations recueillies dans mon enquête en Bretagne et citées par de nombreux auteurs dont Sébillot, 1906 ; Rolland, 1903 ; Orain, 1898 ; Leproux, 1954.
2. Interrogation sur 5 communes dans la région de Saint-Martin-sur-Oust (Morbihan) et quelques autres communes de haute Bretagne.
3. www.dastumedia.bzh
4. Travail de découpage effectué par Maëlle Mériaux, ethnobotaniste.
5. Dénombrés dans les conversations par le bouche-à-oreille, sans enquête exhaustive
6. A l'origine sa mère guérissait les enfants ayant peur de leur ombre ; aujourd'hui, cette guérisseuse intervient auprès des enfants qui ont des peurs nocturnes et aussi auprès d'adultes qui doivent passer le permis, passer un examen ou qui sont dans une situation d'angoisse et de stress.
7. Dénombrés dans les conversations sans enquête exhaustive.
8. Messiant J. (2010) *Magie, sorcellerie et croyances populaires*, Rennes, Ouest-France, 288 p.
9. Carlier V., Créachcadec F., Gall L., Le Gall M. (2011) *Savoirs populaires sur la flore en centre ouest Bretagne. Dastumadeg kentan. Première cueillette*, Carhaix-Plouguer, Réseau Flora Armorica, 148 p.
10. Pollier A. (1983) *Femmes de Groix*, Paris, Gallimard, 242 p.
11. Sébillot P. (1889) *Revue des traditions populaires*, 4 : 7, 7.
Corbin A. (2013) *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 364 p.

12. Voir l'étude sur les géobiologues : Jaeger-Nosal A. (1999) *Les chercheurs d'eau. Sourciers et géobiologues, une enquête ethnologique*, Genève, Georg, 332 p.

13. Ponteil (1898) *Revue des traditions populaires*, 13 : 4/5, 267.

14. Le Moine J. (1887) *Revue des traditions populaires*, 2 : 7, 336.

15. Le carreau est un terme désignant plusieurs pathologies infantiles se manifestant par un ventre gros, dur et douloureux.

16. Mazeret L. (1910) *Revue des traditions populaires*, 25 : 10, 362.

17. Fouquet A. (1857) *Légendes, contes et chansons populaires du Morbihan*, Vannes, A. Cauderan, 185 p.

18. Cette croyance encore courante dans les années 1950 n'est signalée que très exceptionnellement aujourd'hui dans la clientèle rurale du Morbihan : seule une personne m'en parle encore en 2006.

19. Croyance qui n'est plus d'actualité.

20. Voir la fiche d'inventaire du patrimoine culturel immatériel de la France. Usages et représentations du végétal en Bretagne. Le cycle de mai. <http://docplayer.fr/21408523-Fiche-type-d-inventaire-du-patrimoine-culturel-immatériel-de-la-france-usages-et-representations-du-vegetal-en-bretagne.html>

21. Commune centrale où je travaille en tant que vétérinaire rural.

22. Voir un cas précis étudié par Brisebarre (2006) dans les Cévennes.

23. Aujourd'hui pour des personnes ayant des angoisses avant un examen ou toute autre angoisse.

24. Leborgne Y. (2012) *Des arbres, des rites et des croyances : un patrimoine immatériel en Normandie*, Bayeux, OREP éditions, 112 p.
Auray (2016)
http://www.tao-yin.com/edito/arbres_saint_gleude.htm.

25. Voir un exemple en Aquitaine : Arette A. (2009) *Nos fleurs d'Aquitaine dans la langue, la sorcellerie et la médecine gasconnes*, Monein, Pyrémonde, 190 p.

26. Il existe des exemples d'utilisation au XIX^{ème} siècle : Orain, 1898 ; Rolland, 1906 et au XX^{ème} siècle : Leproux, 1954 et Camus D. (1997) *Jeteurs de sorts et désenvoûteurs. Enquêtes sur les mondes sorciers*, Paris, Flammarion, Tome 1. 546 p.

27. Rolland (1914)
Amir M., Crosnier C., Mansion D. (2005) *Vieux remèdes du Nord-Pas-de-Calais et de la Picardie*, Rennes, Ouest-France, 32 p.

28. Ainsi de l'encens consacré à saint Benoît est vendu actuellement dans « la boutique du sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray » à cet effet. www.sainteanne-boutique.com/boutique.asp?mode=2006_produits_encens
Voir aussi parmi de nombreux sites de vente d'huiles essentielles : www.mysterius.com/produit/huile-essentielle-civette

29. Lucie de V.H (1905) *Revue des traditions populaires*, 20 : 5, 213.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Auray C. (2001) *Traditions et maladies des animaux en haute Bretagne*, Thèse de Doctorat vétérinaire, Université de Nantes, N2001/090, 482 p.

Auray C. (2006) *Magie et sorcellerie dans les fermes bretonnes*, Rennes, Ouest-France, 236 p.

Auray C. (2008) *La météorologie : savoir et pratiques populaires en Bretagne au moment de la naissance d'une science*, Thèse de Doctorat d'université en histoire des sciences et techniques, Nantes, 3 tomes, 1257 p.

Auray C. (2009) *Météo et croyances en Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 127 p.

Auray C. (2011) *Enquête sur les remèdes traditionnels en Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 128 p.

Auray C. (2014) *Remèdes traditionnels de paysans*. Rennes, Ouest-France, 144 p.

Auray C. (2016) *L'herbier des paysans, des guérisseurs et des sorciers, Secrets et plantes magiques*, Rennes, Ouest-France. 128 p.

Bain E. (2013) L'ellébore et le serpent, In *Les plantes de l'effroi*, Séminaire de Salagon : 71-80.

Bonnemère L. (1991) *Amulettes et talismans. La collection Lionel Bonnemère*, Paris, Editions de la réunion des musées nationaux, 222 p.

Bouteiller M. (1966) *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, GP Maisonneuve et Larose, 370 p.

Brisebarre A.M. (1984) A propos de l'usage thérapeutique des bouquets suspendus dans les bergeries cévenoles, *Bulletin d'ethnomédecine*, t 32, p 129-163.

Brisebarre A.M. (1985) Les bouquets thérapeutiques en médecine vétérinaire et humaine : essai de synthèse, *Bulletin d'ethnomédecine*, t 35, p 3-38.

Brisebarre A.M. (2006) Les plantes utilisées en suspension dans les bergeries cévenoles : efficacité symbolique ou phytothérapeutique ? in : *Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Les cahiers de Salagon*, 11 : 127-136.

Camus D. (2002) *Le livre des secrets*, Paris, Dervy, 211 p.

Camus D. (2016) *Enquête sur les dons de naissance*, Rennes, Ouest-France, 165 p.

Chapiseau F. (1902) *Le folk-lore de la Beauce et du Perche*, Paris, J. Maisonneuve, Tome 1, 366 p.

Delatte A. (1938) *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les Anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*, 2^{ème} éd., Liège et Paris, 176 p.

Ducourthial G. (2003) *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*, Paris, Belin, 655 p.

Lecouteux C. (1992) *Fées, sorcières et loups garous au Moyen-Age*, Paris, Imago, 217 p.

Leproux M. (1954) *Médecine, magie et sorcellerie*, Paris, Presses universitaires de France, 287 p.

Leproux M. (1957) *Dévotions et saints guérisseurs*. Paris, Presses Universitaires de France, 264 p.

Lieutaghi P. (2009) *Badasson et Cie. Tradition médicinale et autres usages des plantes en haute Provence*, Paris, Acte Sud, 713 p.

Orain A. (1897-98) *Folk-lore de l'Ille-et-Vilaine de la vie à la mort*, Paris, Maisonneuve, 2 tomes, 298 et 332 p.

Paré A. (1840-1841) *Les œuvres d'Ambroise Paré*, Lyon, 459, 811 et 878 p.

Rolland E. (1896-1914) *Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes et leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, Paris, 11 tomes, 3000 p.

Saintyves P. (1913) *La guérison des verrues*, Paris, E. Nourry, 85 p.

Sauvé L.F. (1889) *Le folk-lore des hautes Vosges*, Paris, Maisonneuve et Larose, 417 p.

Sauvé L.F. (2003) *Trésor des proverbes*, Rennes, Terre de Brume, 372 p.

Sébillot P. (1904-07) *Le folk-lore de la France*. Paris, Guilmoto, 4 tomes, 490, 476, 541, 500 p.

Seguin J. (1980) *L'art de soigner gens et bêtes en Basse-Normandie*, Avranches, Guénégau, 104 p.